

Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 78 (1951)
Heft: 5

Artikel: De l'utilité du patois vaudois... dans le monde !
Autor: Tardent, Henri-A.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-227709>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

De l'utilité du patois vaudois... dans le monde !

Le dimanche 13 avril 1913 (gens superstitieux ne froncent pas les sourcils), la Gazette de Lausanne publiait la lettre d'un citoyen vaudois, natif des Ormonts-dessous et qui, ayant « roulé sa bosse » un peu partout, se fixa en fin de compte dans le Queensland australien où il fonda une famille et acquit un nom des plus honorés comme agronome, comme journaliste et publiciste et comme bon citoyen de la jeune république.

Il s'agissait de M. Henry-A. Tardent.

Grâce à l'obligeance de M. André Paillard, professeur, nous avons le privilège de publier cette lettre qui, sans aucun doute, fera battre le cœur de tous nos bons patoisans vaudois et des non... patoisans aussi !

Wynnum près Brisbane
(Queensland),

le 15 janvier 1913.

A M. Ph. Godet,

Neuchâtel (Suisse).

Cher Monsieur Godet,

Je viens de recevoir ma *Gazette de Lausanne* du 8 décembre 1912 et ai eu comme un éblouissement en lisant la correspondance de Neuchâtel, datée du 6 du même mois.

Alors vous, Monsieur, qui êtes avocat, professeur, membre de plusieurs sociétés savantes, y compris celle des auteurs romans, journaliste, chroniqueur, littérateur, poète, historien (couronné par l'Académie française), vous êtes en sus patoisant et avouez avoir trouvé du plaisir à la lecture de l'*Agace*¹, du bon vieux père Dulex d'Aigle. Vous en êtes grandi, cher Monsieur, et dans mon cœur et dans mon estime où vous occupiez déjà de très grandes places. C'est que, voyez-vous, moi aussi dans mon enfance j'adorais l'*Agace* que

je lisais couramment et à haute voix à la famille réunie, dont elle faisait les délices. Que dis-je, j'y collaborais même assez fréquemment, bien entendu à l'insu du régent et du pasteur qui m'eussent sans aucun doute sévèrement puni pour « m'apprendre » à m'adonner à une œuvre aussi pernicieuse.

Il m'est arrivé depuis de voir de ma prose imprimée en cinq ou six autres langues, y compris le russe et l'anglais qui me sont devenus, je crois, plus familiers même que le français. Mais non, jamais, au grand jamais je n'en ai eu autant de plaisir que le jour où je vis pour la première fois, alors que j'étais encore un gamin sur les bancs de l'école primaire, mon conte satirico-humoristique imprimé en patois des Ormonts dans l'*Agace*. Ah ! c'est que c'était un maître oiseau cette *agace*. Comme le disait fièrement la devise qu'elle avait adoptée : *Ne tzante né ne sublie, mâ le deveze* !²

¹ L'*Agace*, journal patoisant ormonan de Dulex paraissant à l'époque.

² Ne chante ni ne siffle, mais parle !

Alors, dites-vous, les Suisses d'aujourd'hui négligent et abandonnent leurs vieux patois.

Eh bien, j'en suis marri, pour eux, bien entendu, qui se privent ainsi de bien des jouissances exquises.

J'en parle par expérience et d'abondance du cœur.

Quoique je fusse encore bien jeune quand j'ai quitté la vieille patrie suisse et que j'aie dès lors parcouru une assez grande partie du vaste monde, le patois paternel et maternel est toujours resté la langue du cœur. Et aujourd'hui encore, après presque un demi-siècle d'absence, quand les vieux frères se rencontrent sur un point quelconque du continent austro-allemand, leur plus grand plaisir est de converser en patois. Comme l'*Agace* de Dux ne *tzante né ne sublion, mât le devezon, é devezon ein bon patoi daô paï*.³

Et qu'on n'aille pas me dire que le patois est une étude inutile. La suite de cette lettre vous prouvera, je l'espère, que c'est au contraire une connaissance indispensable à tout homme qui étudie ou qui voyage.

Que de fois, lorsque j'étudiais le latin, ne m'a-t-il pas donné la clé d'énigmes étymologiques dont j'avais vainement cherché la solution dans le français de l'Académie.

Donc, encourageons les étudiants du vingtième siècle à étudier le *Glossaire* et les patois, s'ils désirent savoir à fond le latin — et le français.

* * *

Permettez-moi, maintenant, de relater ici, à leur intention, quelques expériences personnelles où le patois natal joue un certain rôle.

C'était, je crois, vers 1869 ou 1870. Je me trouvais dans la Galicie autrichienne où je m'escrimais à apprendre tout seul et sans maître, la langue allemande. C'était un travail fructueux, sans doute, mais

ardu. La femme du gouverneur de la province, une bien bonne et bien gentille dame, qui fréquentait souvent la maison, voulut bien s'intéresser à ce jeune étranger aux habitudes studieuses. Elle lui vint souvent en aide soit par d'excellents conseils, soit surtout en lui prêtant de bons livres, y compris une grande revue littéraire, imprimée à Berlin. L'amande en était aussi savoureuse que celle de la châtaigne, mais tout aussi inaccessible. Ces caractères gothiques, hérissés de chevaux de frise, me faisaient toujours l'effet de l'enveloppe épineuse qu'il faut ouvrir avec peine et précaution avant de pouvoir jouir du fruit qu'elle contient.

Un jour pourtant, ce fut elle, la femme du gouverneur, qui vint me demander conseil. Au beau milieu d'une page, en caractères gothiques, s'étalait comme une oasis dans le désert, une citation en lettres latines — distinctes et lumineuses — dont aucun des professeurs de l'Université n'avait pu lui donner la traduction.

C'était :

Lé felhe et lou tzavos

Ne san pâ yo lé lau-z-otos. »⁴

Comme bien vous le pensez, la traduction de ce bon vieux proverbe romand ne fut qu'un jeu d'enfant pour l'ex-collaborateur de l'*Agace*, à qui elle valut dans « toute la société » la réputation d'être un vrai puits de science philologique qui traduisait à livre ouvert et d'emblée là où les professeurs bronchaient et perdaient, littéralement, leur latin.

* * *

Une autre fois, je chassais le cygne et le canard sauvages au bord de la mer Noire, dans des marais salants non loin

³ Nous ne chantons, ni ne sifflons, mais nous parlons et parlons en bon patois du pays.

⁴ Les filles et les chevaux

Ne savent pas où est leur maison...

de l'embouchure du Dniestr. Il faisait très chaud ; les moustiques étaient féroces ; les pieds enfonçaient dans une boue gluante et tenace et l'on se frayait avec peine un chemin à travers d'épais roseaux recouverts d'une abondante rosée qui vous transperçait jusqu'aux os.

Tout à coup, j'entendis non loin de moi, en excellent patois vaudois, ces mots terribles qui, en toute autre occasion m'eussent rempli d'indignation et me parurent une musique délicieuse :

Le Diabe té raôdzai pô na tsaravoûta !⁵

Je m'attendais naturellement à trouver un compatriote et m'apprêtais à lui souhaiter la bienvenue. Aussi quelle ne fut pas ma surprise quand je vis émerger de cet océan de roseaux la tête ébouriffée et la casquette crasseuse d'un moujik de la Petite-Russie. Nous entrâmes aussitôt en conversation — en patois vaudois — que nous parlions tous les deux couramment, et je ne tardai pas à avoir la clé d'une énigme qui m'intriguait un peu. Non loin de là, se trouve la belle colonie de vigneronnes suisses de Chabag (fondée en 1822, à l'instigation du général F.-C. de la Harpe, par le professeur J.-L.-V. Tardent, de Vevey et des Ormonts). Il s'y trouvait une cinquantaine de familles suisses, la plupart vaudoises, dont quelques-unes avaient conservé non seulement le français, mais aussi le patois comme langue usuelle. Mon Russe ayant servi plusieurs années comme domestique dans une de ces familles patoisantes, s'en était assimilé la langue, l'accent et, paraît-il, aussi les énergiques expletifs.

Une autre fois encore, le patois me fut d'une singulière ressource. Je me trouvais alors comme professeur au gymnase dans une des principales cités provinciales du vaste empire de Russie. Un beau jour, il y vint comme gouvernante une charmante jeune Gruyérienne, un vrai bouton de rose, d'une fraîcheur délicieuse et d'un teint si parfait que seul un rayon

d'aurore sur un baquet de crème peut en donner une idée. Malheureusement, je ne tardai pas à m'apercevoir qu'elle courait de sérieux dangers, étant en butte aux poursuites intéressées de tout un état-major de banquiers grecs qui lui faisaient cortège partout où elle allait, mais surtout à la promenade sur les boulevards. Je ne la connaissais pas, ni n'étais, du moins je le croyais, connu d'elle. Aussi étais-je fort embarrassé pour lui venir en aide, lui faire un signe d'intelligence et de sympathie qui ne fût pas pris en mauvaise part.

Heureusement qu'il me vint une inspiration. Une Gruyérienne, cela doit savoir le patois, me dis-je, une langue qui ne peut être connue ici que de nous deux.

Alors, tout en passant près d'elle, je dis, comme parlant à mon compagnon, mais assez haut pour être entendu d'elle :

— *Ah ! ma pourra felhe ! qué fan no ice ? No no sein pâ mô einreimblia !⁶*

Mais qui fut bientôt penaud, ce ne fut certes pas elle qui, laissant là son escorte grecque, vint se planter droit devant moi et, me regardant bien dans les yeux, me dit :

— *E bin quiè ! No irein ver monsu l'eincoura !⁷*

Là-dessus, elle me tendit la main et nous devînmes bons amis. Si je ne me trompe, elle est aujourd'hui mère et grand-mère dans sa belle Gruyère natale et j'entends d'ici son bon rire sonore et franc, si jamais ces lignes écrites en Australie lui tombent sous les yeux.

Quand je vous le disais que le patois est indispensable à tout Suisse qui voyage !

⁵ Le Diable te ronge (ou te brûle) pour un... Tsaravoûta ! (gueux).

⁶ Ah ! ma pauvre demoiselle ! que faisons-nous ici ? Nous sommes pas mal embarrassé (Chanson des Armaillis de Gruyère).

⁷ « Eh bien quoi ! nous irons vers Monsieur le Curé ! »

Tenez, même ici aux antipodes, je lui dois de délicieuses jouissances.

J'ai le bonheur d'être sur mes vieux jours, entouré de toute une ribambelle de robustes enfants et petits-enfants. Outre le français, toute cette marmaille susseye un anglais, qui vous paraîtrait peut-être drôle, mais qui me paraît, à moi, tout simplement adorable sur leurs lèvres, aussi roses et parfumées que des fraises de montagnes. Or, quand ils veulent un grand plaisir, ils grimpent sur les genoux toujours accueillants du grand-père et lui disent de leur voix la plus câline :

— *Dear Grandpa, please do sing.*

*Pô la Fita dâu Quatorze*⁸, dont ils adorent et l'air et les paroles. Ils aiment aussi beaucoup une vieille chansonnette des Ormonts, dont j'ai bien retenu l'air mais dont je ne me rappelle que les quatre vers suivants :

*Su lou derbié d'Yvoënaire,
Yé yu on tan bié l'ozîè
E ya dé piome rodze et naire
E ye tzautilhe dzor et né.*⁹

Si quelque patois en possession des couplets suivants voulait bien nous les envoyer, il nous ferait un réel plaisir.

Envoyez-les au Conteur.

Henri-A. Tardent.

⁸ Pour la fête du Quatorze, chanson du folklore vaudois, mais comportant plusieurs versions, dont une des Ormonts.

⁹ Sur les ravins d'Yvoënaire,
J'ai vu un tant joli oiseau
Il avait des plumes rouges et noires
Et chante jour et nuit !



CORÉE et CHINE

J'offre une pochette de 30 timbres différents pour . Fr. 2.—
60 Japon différents . . Fr. 2.50
Le catalogue illust. des timbres Suisse et Lichtenstein Fr. 1.—

Ed. S. ESTOPPEY

Rue de Bourg 10, LAUSANNE

Achète à bon prix timbres anciens et vieilles lettres

La complainte du bouc

Les glissements de terrains de La Cornallaz sur Epesses ont attiré l'attention sur cette région chantée, il y a quelques années, par Albert Muret qui vécut longtemps au pays des « boucs ».

*C'est une vieille histoire du temps passé,
Dont le souvenir s'est effacé.
En ce temps de ma jeunesse,
Savez-vous seulement où se trouvait Epesses ?
Ça se trouvait à la Cornallaz,
Et moi j'étais bouc chez les Fonjallaz.*

*On vivait tranquille, heureux là-haut
A manger de la tomme et boire du nouveau.
A nos pieds, rien que la vigne,
Car les CFF n'avaient pas de ligne.
N'y avait pas de mildiou ni d'impôt
Et j'étais seul bouc pour tout le troupeau.*

*On partait aux champs chaque matin,
Pour brouter la sauge, la menthe et le thym ;
J'en cueillais pour mes p'tites chèvres,
Qu'elles prenaient gaiement du bout de leurs
Ça me causait le plus doux émoi [lèvres.
Et j'embaumais l'air tout autour de moi.*

*Les Bernois parbleu, ils restaient chez eux
Et nos députés, ils allaient à pied.*

*Or, un soir maudit, un grand fracas
Secoua le pays... mon étable craqua
Et je vis plein d'épouvante,
Le village aimé dévaler la pente...
Il allait, avec mon troupeau
Dans le bleu Léman trouver son tombeau.*

*Au moment de faire le dernier saut,
Il resta planté sans atteindre l'eau.
N'y avait pas trop de mal ni de casse :
J'entendais mes chèvres qui bêlaient en masse,
Mais du coup, c'était du neuf !
Je restais tout seul quarante fois veuf !*

*Depuis ce malheur, le temps a fui
Et je suis bien vieux, bien vieux aujourd'hui.
Mes pauv'chèvres sont mortes de tristesse.
Même celle des Rouge disparue d'Epesses.
Quant aux habitants, vous voyez pourquoi
Ils s'appellent « les boucs » en souvenir de moi !
Quant aux gens — chantez tous à la fois ! —
Ils s'appellent « les boucs » en souvenir de moi !*

Albert Muret.